

Antonia Soulez

Heurts et coulées

J-JOUER

Ce n'est pas à cache cache
que jouent Jee – Jark
mais à trouv'trouv
yeux d'en Yeux,
tu veux, veux-tu?

L'ajour paraît,
va-t-en! Je prends.

J'entends tes mots, tes plaintes,
tes mots sans feintes
soufflés vers celle

vers celle, si oui, qui saigne
et plus, soufflés en joue
n'est pas volé,

j'entends la fin qui bat en toi,
retour.

Vois-tu, je vois, le jonc qui bruit
le lac ourlé, le trou de l'arc
la nuit tu luis, je noue
Jee-Jark

Tes mots reviennent, ton arc
va-t-en, je viens!
T'entends, puis rien
Quels mots,
quels mots?
Soufflés pour toi
Je-joie où puis
la gerbe,
Erreur, voyeur, sauteur, faiseur!

C'est oui, à cause tu veux-tu voies
Je-oui, tu-ouis trois fois, vrai toi
si oui?

Marché conclu!
Quels mots blousés j'ai entendus,
des oui, des bons, sans faux ni tons,
ah, ah!

(elle est la-celle, sans croix, ni foi)

Quels mots dis-tu, soudain,
ni celle, ni lui tout bruit.

Trouvé! Où ça? l'idée par là,
Regarde, par là
mais là, lui-celle par où fi-Jerk

Fatras, mille fois bâclé
à bas lavure,

Mon cher , mon vrai, faux-tu?
L'hiver, tes yeux, j'écueille, et lui,

Toi pas!
Pelures d'éole, et lui, disais-je
L'idée-pas ça
T'enfile! Epure, attends, je viens!

Et lui par où ne fit ni sut
Sans mots lui dire tout le bonheur,
et Jee le braise, l'ajointe, si peu.

Les deux, causons?
Mais non, voyons!

21 juin 1988

AGAPANTE

Dis pourquoi l'agape a grimpé à la joie
comme femme à ta corde.
Fières et montantes, ses étamines
foudroient le bleu cherché si haut
qu'elles arrachent aux étoiles
quantités d'arachnées en balance
pour des mains à l'offrande, venues
boire en grappe, le jus écoulé de la plante.

Entre doigts de l'effile, trille l'aspe
et distille quelques vœux à gramines
trouvés dans le calice, et cueille
l'aigre-douce, bleutée d'où perle
un flux nacré d'arpèges.

Fusèlent de bonne heure, plaintes à gapantes
qui tirent de la flûte l'unisson
d'un plaisir aussi.

Ici pourtant c'est le geste évasif de la plume
engluée, où plaisir dépérit, faute d'arrime
et fêrit l'âme apante, qui d'un coup
s'éventre.

Mais joue plus digne et dédaigne
l'apante élevée qui règne.
S'oublie, dès lors, en sous-pentes,
la nuité d'un poème efforcé.

D'où ces visions que l'amie à cette heure,
replie feuille à feuille
dans l'herbier du langage.

La Garde-Freinet, 1^{er} août 1993

DES PAS SUR LA NEIGE (DEBUSSY)

Pas neigeux crisse, léger dans le sable crayeux
du grand froid,
neige passante, trace à trace sur l'aplat
que troue le pied, ré-mi

silence iambé, à l'unité d'un air
franchi, arrêté puis
relance!

très lente, arrondie
de mi redescend, maintenant
jusqu'au mol aveu du la mais si,
surplis ajourés.

Sur ton d'éternité, face au désert
un pas cédé laisse très blanc le trait
d'un élan de retour plus bas, en contrepoint.

La musique recule, à présent
trace à trace jusqu'à restituer à l'octave
la semence allongée du même
au point d'orgue.

Lourée, remonte encore
l'avance quand la note en suspens
perle, comme la goutte empesée
sur le fil d'une ronde,
au son écartelé
d'un accord de tenue en silence.

31 mai 1994

BLEU DE TERRE

Tout bleui, mon poème se terre,
fétus recroquevillé, apeuré,
des entrailles,
fripes de nuit, l'écheveau se déroule,
lentement, et s'ébroue,
fil à fil, noue et renoue, le duvet
de la matrice, rouille d'abord,
puis bleuit.

Re-taire l'embrouille, au trou
c'est peindre de bleu le viol,
êtreindre en son nid de surprise,
l'informe d'un rapport sans paroles,
toucher sans voir, le méfait
qui germe au de-là des rencontres,
impossible à défaire. Je pleure
mon poème avorté, fétide et violacé,
je l'aime et le pleure, tel qu'il disparaît,
inespéré,

14 juin 1994

INQUIÈTE LA MER,

Sous la ligne fondue, entre eau et ciel
ploie, plisse, inquiète, la mer
la mer qui ne cesse de revenir mouiller la roche,
de recouler dans l'anse brune,
telle une vague de châtons assoiffés
entre les mammelons de la terre édentée.
Usant de son mouvement, elle crante,
liquide et mordante,
le bord accidenté aux angles de ta mort.

C'est qu'elle te pleure, t'appelle et te rappelle,
elle palpite de ma peine, charriant
hors d'elle, contre elle, ma privation de toi.
Elle pleure pour moi, de ne plus entendre ta voix

ni de sentir ta douce main d'homme-poète,
douce main retirée désormais.

Inquiète, en effet sans repos,
pleure l'eau avide des larmes bleues
des côtes scintillant d'abandon,
là où manque ton ombre aimante, où toi parti,
tu me fais te chercher devant, alors que tu as reculé
du temps.

Un signe de toi, sous la ligne fondue,
d'un gris-bleu délaissé, m'aspire si loin
qu'à l'horizon je crois saisir
ce que je vois à la place
d'une familière douceur,
traits flottants d'un sourire
à tout jamais perdu,
ôté de force à mes lèvres

Désormais, je le sais, j'aurai froid.
Oui, sans toi, l'épaule restera découverte.
Toi disparu, la vie sera terreuse,
une litière de glace
longtemps à t'attendre, sans te retrouver.

L'Escalet, 27 juillet 1994

À CE SOIR MON AMOUR!

A travers le vide, aérien
vers toi
Parti déjà, là-haut

j'ai lancé sans savoir,
cet appel au rendez-vous fatal
Tu t'y es rendu, sans moi.

Qu'as-tu fait?
Ton corps a-t-il oublié de vivre
la seconde de ton choc? Pourquoi
n'as-tu pas, cette seconde d'espace

entre vie et mort, songé,
songé à nous, toi et moi
liés par le souffle insouciant
d'une commune ardeur?

Je ne t'ai pas revu, ni tenu la main,
Mais, yeux clos, me regardant
n'as-tu pas très au fond, pensé
à m'emporter là-haut, à m'enlacer
à tout jamais?

Ta main, oui, je la tiens, envolée
contre moi, du haut de quoi?
Où es-tu? Je ne sais épeler ton lieu,
ni assigner de place à ta nouvelle
existence.
J'aspire mais ne sais; je brûle
mais ne crois.

Donne-moi la force de te garder
en mon cœur,
de t'espérer sans te voir, retiens
ce rendez-vous au parc d'une soirée
en dépit d'un monde de rupture,
de cette vie meurtrière
qui d'un coup, t'enleva à moi, t'empêcha
de me reconstruire encore, t'arracha
à mes yeux,
pour que je ne puisse plus te voir,
te chuchoter des choses,
toutes ces choses qui me restaient encore à dire,
que je t'adresse maintenant en bouquets
désolés, perdus, éparpillés.
A quand ce soir
et dans quel parc étoilé, nos épousailles
pour une vie nouvelle
que tu m'accorderais
une fois prochaine?

Paris, 13 octobre 1994

TRANQUILLE

Ventre noir ouvert, l'ami
bredonne à l'étouffée martèle
des grains de sons, à peine
éclos, voulus de lame ivoire
d'un trait persécuté;

un rythme, un train battu d'enfer
pour tendre à peau cousue, l'escarre
d'entre les tons, par tons entrebâillés
tenir l'étreint d'un cor papillonné,
dedans, prêt à parer
le coup sans palpiter?

Dedans, matières gênées, des bouts
fibrillent l'audio *possible*,
de traits frappés à sec, semences
partout désaccordées; tendance
simplicité l'entrave, de rien marquée
d'où sort, d'où trace le temps si lieu
ensemencé, par fiat, libre, l'esprit
des stances par cîmes.

L'impur ébranle, la clef
à pas de nuit récrée le bruit
décéléralant. Et se détache, à ras
la passe en contre-sons, c'est l'ordre.
Il note à vide l'étiolle vaporeuse.

Si, j'ai hasard cueilli, mais entendu
chose oubliée, un son tonal, un vrai,
par aléa sur phon décoloré,
c'est cela-même le rare,
polyrythmé.

*A l'occasion d'un concert John Cage
Jay Gottlieb au piano préparé,
poèmes de Cage sur les champignons
traduits et lus par P. Lartigues
Granges de Port-Royal, 5 octobre 1996*

PHRASE

Phrase tu passes, et vibre l'anse
où trillent l'énième et pénultième,
ta chair fuselle un son qui
sans dio ni mètre sponde
un trait de fée sans compter le pli figé
qui de pierre saisi, devient écrin.

Te voici annelée en plainte mue
qui pause, suspendue, comme si j'allais
de ce pas cheniller avec toi un lien.

Tendue vers l'étrange,
tu es lancée ruban sans voix,
et lui de tes atours, beauté
sans rien pour te porter
car ensemencée, trop tard, tu viens
quand l'oiseau-lyre a déjà chanté.

Dard posthume, en résonance
tout est dit, depuis longtemps,
de ton air motivé, tu sembles
un sens échappé, distrait.

Es-tu sérieuse, toi lovée
en spirale? Nudité d'une expo
pour regards délaissés,
incapable d'entrelacer
des signes
pour amants séparés

Rien n'explique l'emphase
trop tard venue, ta plume
après la croche, sauf un rôle méconnu
sous l'arche du souci, un artifice
sans doute poli jusqu'à détresse,

C'est pourquoi le forçat
enchaîné à sa pierre, tapisse
la muraille de gémissement.

Il te maudit bien sûr
encore d'adresser au ciel mécréant
les accents d'une plaie
si voyante, que tes lettres
de soirée font taire
un luth de misère.

6 août 1985

POÈME EN TRAIN

File et dure, effile et toi, sous peu le fer
erraille, la ligne de vie sans quoi. En train
tout va pour voir. T'es où? Bizarre, pas su,
ça trinque, en bocs et quantité, abrase
la rime des perdus.

Ta part, le fil défile, la strie
crie vrai, la loque, claudique et vient
qui mourt, par là.

C'est tout, c'est rien l'englu
demeure, essaie, du moins. Verfeuille,
t'aurais pas cru, l'azur, mais oui,
ce jour, ou ce midi, par sens, le meurtre!

En train, poème il faut que cela coûte
des larmes, des larmes plein l'avenir,
des quois de voix glottées, qui trouent
la bouche, à l'air d'y croire.

avide d'en soi l'étreinte le S
d'enfer, qu'effroie sous vide, jamais,
jamais prier l'en-croix!

7 avril 1993

DIS VOIR

Dis voir, au soir, l'encens c'est l'orient
d'or en poussière scintillant sous le bois.
je te vois en forêt chercher de quoi effeuiller
la matière, l'habiller d'ornements sur le divan.
C'est cela qu'à mi-voix, tu racontes
penchée dans les sous-bois, à genoux
sourcière de don divin. A tes ancêtres
tu dis peut-être: ce bois de vie a recueilli
les traces dont la chair exhalée boit l'ombre
de mes taillis, je fouille et ravis les pigments
de la terre, soyeux et mirifiques
dans la cendre réminiscente.

1996

QUESTIONS

Flou moon, joli regard
que demandes-tu au lézard?
Combien de perles se sont perdues
dans l'attente dévêtue?
– Blu, zer blu, fuffle le buvard,
j'ose mais fut l'azur béat,
grâce à mée, l'afflux.

– Mais, dis-moi, combien de perles
noyées les fées t'ont-elles comptées
que le lézard collecte en tas
à la face des chambres,
en bas des tuiles à merles?

– Fraie les vies, balut le doigt à Koch, le dam
des teilles, mille et ryades, si plus!
– Regard, penche la branche
vers l'eau qui luit,
pour épeler les fruits
sous l'aile aimante;
autant de fruits, autant de plis
sous l'orbe lourde, gravent l'envie
qui ploie sans voix,
à tes questions carillonnées!

Ouvroirs que tes yeux,
perdus et décillés
si vraies que fleurent tes vrilles,
si près que veut l'aiguille
percer mes voiles, mes vœux
sans toi si pieux si nuls
que le lézard se cache
aux creux des faces déçues.
Reprends ton droit,
reprends le verbe
et des questions le point
où fuit le sol, et goutte à goutte,
égrène les signes que l'animal
découle à plat l'emphase, par glyphes et puis,
passe le long des buis pour attacher
aux griffons d'église
les farces et attrapes
que nous réservent des chapelets
de sentiments sans fin.
-Blou! You liou, émet l'avoue
et puis s'en foutit...

Meudon, 16 septembre 1984